

MAUD TABACHNIK

**LE
VOYAGEUR
DU DOUTE**



FLAMMARION

LE VOYAGEUR DU DOUTE

Un chien et Simon, son homme, ont la même opinion pessimiste et désabusée du monde, aussi préfèrent-ils ne pas le fréquenter.

Un matin, ils croisent sur leur chemin cinq jeunes gens qui s'aiment d'amour et de désespoir et multiplient cambriolages et mauvais coups. Simon s'attachera à eux, négligeant la réprobation de son chien.

Il décide sans les juger de partager leur quotidien, et traverse avec eux des territoires que l'on croirait perdus.

Mais il ne fait pas bon se mettre en dehors des rails pour choisir la liberté quand on est un voyageur du doute...



**LE
VOYAGEUR
DU DOUTE**

MAUD TABACHNIK

**LE
VOYAGEUR
DU DOUTE**



FLAMMARION

Couverture : Studio Flammarion Jeunesse

© Flammarion, 2019

87 quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0814-9363-6

*S'il existait sur terre une espèce supérieure
à l'homme, elle admirerait quelquefois
notre instinct, mais elle se moquerait
souvent de notre raison.*

Rivarol

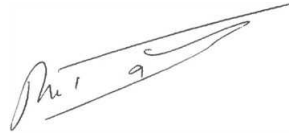
J'ai toujours écrit sur des événements qui m'ont troublée, désolée, ou pire, révoltée. Par exemple sur l'atroce féminicide de Ciudad Juarès au Mexique, la dictature des colonels en Argentine, l'histoire criminelle de l'Ukraine jusqu'à la tragédie de Tchernobyl, l'insidieuse montée du mal en Allemagne nazie. Ou encore sur l'antisémitisme, l'homophobie, l'ignorance et son corollaire le fanatisme. Tous ces maux qui accompagnent trop souvent notre espèce.

Le Voyageur du Doute m'a été imposé comme le reflet de ce que le monde vit et accepte trop souvent avec apathie et indifférence en privilégiant ses intérêts personnels.

Simon et Black sont mes doubles. Ils pensent et réagissent comme je le ferais dans leur situation.

Pessimistes, désabusés, désireux de ne se mêler de rien, jusqu'à ce qu'ils trouvent une cause qui les transcende. Un combat à partager avec des gens qu'ils aiment. Car à un moment, l'indifférence au crime peut être pire que le crime.

Maud Tabachnik

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Maud Tabachnik', written in a cursive style. The signature is enclosed within a faint, light-colored rectangular border.

1

D'abord on voyait le chien, râblé et roux, les yeux pailletés d'interrogation. Et puis son maître, son compagnon plutôt. Râblé aussi, mais sombre de poil et les yeux fatigués. Le chien le précédait à la porte du bistrot qu'il poussait d'un coup d'épaule, et ils s'installaient au comptoir. Commençait la journée ordinaire d'un homme qui ne l'était pas, et de son chien.

L'homme se nommait Simon, le chien se faisait appeler Black.

L'homme était élégant, le chien avait le poil lustré.

Les gens disaient, quand ils parlaient d'eux, qu'ils venaient d'ailleurs et n'étaient de nulle part, comme si le monde leur appartenait et qu'ils y vivaient à leur guise.

Cette attitude pour le moins présomptueuse dérangeait.

Si l'on s'était donné la peine d'élaborer un système, et même plusieurs, c'était justement pour éviter ce genre de désordre. Ce qui est reposant en effet, et nul ne le contestera, c'est que le contenu corresponde à l'étiquette : race, sexe, religion... et l'homme paraissait se moquer de ce qui pour tous était si rassurant. Désolé de vous décevoir, déclarait-il avec courtoisie, car le sens du dérisoire n'exclut pas l'urbanité, mais je n'aurais pas le temps de choisir une idée que déjà elle serait tarie. Et nous avec. Piqués, les autres protestaient :

— Enfin quoi... faut bien avoir des opinions, on n'est pas des bêtes !

À ces mots Black relevait la tête vers celui qui pérorait.

— Tiens, même votre chien il en a des opinions !

— Non, mon chien pense, il n'a pas d'opinion.

À ce point du discours les gens abandonnaient parce qu'ils tenaient l'individu pour fou. Un homme sans opinion, c'est comme un homme sans jambes, ça ne tient pas debout. Et pour le prouver ils déversaient un déluge d'opinions.

Sans queue ni tête.

Il aurait pu leur rétorquer, que, parcourant la planète à grandes enjambées, il en avait tellement entendu de discordantes, de contradictoires, assénées avec vigueur, partagées dans le sang, échangées avec les armes, qu'il estimait que ce jeu lassant qui occupait tant d'espace dans les têtes n'était pas pour lui. Et que, posant son sac au hasard des rencontres et des lieux, il avait constaté que quels que soient les mots employés, la même quête menait les hommes.

Des sables de l'Orient aux glaces de l'Arctique, ils cherchaient, en même temps que la justification de leur existence, à bien bouffer, bien aimer, et à laisser derrière eux une trace de leur passage.

Une œuvre, un charnier, un enfant.

Il l'avait compris tôt, au contraire de ceux qu'il voyait s'acharner en refusant d'admettre qu'ils n'étaient là que pour meubler un temps l'espace sidéral. À cause de cela il s'était cru isolé ou presque jusqu'à ce qu'il rencontre ce grand chien roux dont les yeux lui avaient renvoyé l'écho de ses pensées. Et quand ils en avaient assez d'entendre les hommes faire les bêtes, ils repartaient par le même chemin, l'un suivant l'autre, et l'homme souriait.

On les pensait barjots à être ainsi tous les deux à rire ensemble. Qu'est-ce que peuvent bien se

raconter un chien et son homme ? Ils étaient apparus un matin dans le quartier, l'homme les mains dans les poches de son pardessus, le chien trottant à ses côtés. On disait que c'était le chien qui avait choisi le bistrot, et c'était sûrement vrai.

La première fois, l'homme était allé seul au comptoir et le chien s'était assis près de la porte à surveiller comme un porte-flingue. Les gens avaient voulu le caresser, car il était beau et propre, mais les mains s'étaient figées à mi-course. Simon et Black s'étaient rencontrés un midi, ou peut-être un soir, ils ne se souvenaient plus. Toujours est-il qu'ils s'étaient croisés et s'étaient arrêtés pour se regarder. Puis ils avaient repris chacun leur chemin. Plus tard, ils s'étaient retrouvés ailleurs et le chien avait suivi l'homme. Ils habitaient une maison près d'une cédraie, ouverte au soleil et aux nuages. Dans la cour, une folle faisait pousser des aromates et des fleurs qu'elle surveillait jalousement. Car c'était un temps de méfiance et de mépris. Mais Black n'avait jamais pissé dessus, ou alors pour rire. Simon et Black se sustentaient de la même nourriture. Ce pouvait être des haricots en sauce ou du saumon fumé, selon leur humeur. Simon dormait dans un lit posé sur une estrade, et Black dans le fauteuil. Parfois, le matin, il venait regarder Simon

dormir et allongeait sa tête près de sa main. Bien sûr, Simon était dérangé dans son sommeil par ce regard posé.

— Oh, on voit que tu n'as pas d'insomnies, toi ! Il n'y a pas une heure que j'ai fermé les yeux !

Black remuait les oreilles d'un air sceptique parce qu'il avait entendu Simon ronfler toute la nuit. Simon avait raconté sa vie à Black. Il lui avait dit venir d'un pays où les chiens n'appartenaient à personne et menaient leur vie de chien. Qui était aussi dure que celle des hommes.

Mais Black avait estimé que la liberté était à ce prix.

Ils s'accordaient pour penser que la vie était un exercice pour lequel il fallait être doué ; faute de quoi sa médiocrité en faisait une compagne sans saveur. Pour cela une seule recette : lui tenir tête et l'aimer. Au début de leur rencontre ils eurent tant à s'apprendre qu'ils s'inventèrent un langage, mais ils s'aperçurent bientôt que les gens les regardaient avec effarement, et ils décidèrent de ne se parler qu'une fois rentrés chez eux.

C'était un temps d'indulgence émoussée, Black était aussi curieux de la vie de Simon qu'il était discret sur la sienne.

Simon avait vécu plusieurs vies, mais il dit n'avoir jamais jusque-là vraiment aimé un chien.

— J'en ai connu de toutes sortes, et certains m'ont beaucoup apporté, mais ce n'était pas de l'amour.

Black reconnut sa propre histoire. Ils vivaient dans une époque, où, comme se plaisait à le penser le chien, une chienne n'aurait pas retrouvé ses petits. Le temps de se détourner de quelques fracas et voilà qu'en surgissaient d'autres. On se détestait et l'on s'aimait avec la même force et sans plus de raison. En se servant de vieilles lunes qu'on imaginerait mortes.

*

Un matin, revenant de prendre leur petit déjeuner, ils virent qu'on dressait des barricades dans la Ville. Le fait n'était pas original ; le monde vivait l'accouchement du troisième millénaire dans la douleur. Pas un jour où ne s'opposaient les fanatiques de telle religion, les furieux de tel nationalisme. La crise morale dans laquelle se débattait le monde depuis quelques décennies avait creusé la litière à des groupes qui encourageaient la haine de l'autre. Simon et Black, en leur temps, et chacun dans sa sphère, avaient lutté pour que le monde oublie un instant ce qui sépare, pour se souvenir de ce qui rapproche.

Simon avait souffert dans sa chair et dans sa raison, et Black s'était mis au service d'hommes de bonne volonté pour combattre avec eux la tyrannie. Cependant, les années passant, et l'histoire crachotant les mêmes postillons, ils étaient convenus, sans presque se le dire, que désormais ce monde se passerait d'eux. Cette décision pour ces êtres épris de liberté et de dignité ne fut pas facile à prendre, et procédait bien davantage de la conscience de leur impuissance que d'un banal égotisme. Aussi, s'étant renseigné auprès d'une marchande de journaux et apprenant que la Ville recevrait une semaine durant tout ce que le monde comptait de Leaders, d'Argentiers, de Gardiens de l'Ordre, de Sentinelles de la Morale, de Prévisionnistes et de Faiseurs de Miracles, Simon, en accord avec Black, décida de s'éloigner.

— Comprends-tu, crut-il bon d'expliquer au chien, quand les hommes se réunissent pour le bien de l'humanité ils ne prennent en compte qu'une petite partie de cette humanité, la leur. Alors tous ceux qui en sont exclus, toi, moi et d'autres, les contempleurs d'étoiles, les amoureux du vague, les emprunteurs de chemins parallèles, doivent s'éclipser sur la pointe des pieds.

Black acquiesça et ils firent leurs bagages.

2

Ils sortirent de la Ville avant qu'elle ne se referme sur les hommes qui l'avaient créée. Le matin était clair et aurait dû donner envie de siffler. Ils rencontrèrent des hommes en arme qui se dirigeaient vers la Ville pour la protéger. D'autres, qui s'enfermaient pour se préserver. D'autres encore qui se préparaient à applaudir. Dans le ciel rageaient de mortels frelons aux corselets si noirs, qu'ils éteignaient le soleil. Bien que notre homme fût un être libre et dépourvu d'attaches, abandonner une fois encore la tiède retraite construite lui fut amère. Car sa mémoire avait beau mouliner des millénaires de départs, ses veines charrier des fleuves de larmes et son cœur s'écraser sous le poids des peurs ancestrales, il n'empêchait qu'il avait cru en une certaine

altérité de son destin. Il s'en ouvrit à son compagnon, qui, sur la longue route qui les devançait, trottnait à ses côtés.

— Je ne vais pas te barber avec des récits historiques où ce sont toujours les mêmes qui se font égorger, mais c'est exact que j'ai imaginé différemment cette fin de siècle, dit Simon en donnant machinalement un coup de pied dans un caillou. Tiens, je me sens exactement comme ce caillou dont je viens de me débarrasser.

Black hocha la tête.

— Peut-être estimeras-tu dans ton âme de chien sceptique que je me suis inconsidérément affolé devant cet étalage de technologie guerrière censée nous protéger des autres, mais j'ai dans la poitrine, exactement au milieu de cette pièce osseuse que les précis d'anatomie nomment sternum, une petite pile qui donne le branle à ma méfiance ; et quand elle frémit, quand se propage de loin en loin son inquiétude, la paume de mes mains redevient vigilante.

Black, occupé à renifler l'odeur sucrée d'une touffe d'églantine, acquiesça vaguement.

S'il s'était étonné de la précipitation de son compagnon à quitter ainsi une niche si douillette où la pluie restait à la porte, où les assiettes se remplissaient sans effort, et où même les voisins étaient

polis, il subodorait, sans trop croire à l'histoire de la pile, que son homme possédait un instinct qu'on ne trouve plus guère que chez certaines minorités ethniques d'Amazonie et chez les antilopes du Cap.

Et, comme pour donner raison à Simon, des terres qu'ils laissaient derrière eux arrivèrent de sourds grondements, tandis que, s'étant retournés, ils virent s'épanouir à l'horizon ce que dans un élan lyrique, Simon appela les fleurs de mal. Et que Black traduisit par : fumée d'obus, ou même pire.

Homme et chien dans un même élan roulèrent dans le fossé.

— Que te disais-je, souffla Simon, je le sentais dans mes os.

Mais les bombardements cessèrent aussi vite qu'ils avaient commencé. Prudemment, Black émit l'hypothèse que cette canonnade ne fut que l'habituelle et incompréhensible manière qu'avaient les hommes d'accueillir leurs hôtes privilégiés, et dont ils se servaient également pour honorer leurs morts victimes de ces mêmes canons. Honnête, Simon hocha la tête.

— Tu as peut-être raison, convint-il.

Ils reprirent leur route, voyageant en train le plus souvent, bifurquant au gré de leur itinéraire, rencontrant d'autres migrants qui fuyaient d'autres peurs.

— Notre continent ressemble à un sablier, fit remarquer Simon à Black. Une partie s'écoule dans l'autre et, quand elle est remplie, elle se retourne et fuit à l'envers.

Black allongea ses pattes devant lui. Il était d'accord avec l'image, mais lui et Simon faisaient partie de ces grains de sable. Le train qu'ils avaient pris était sûrement un réformé rappelé en première ligne, tant grinçaient ses vieux ressorts, haletait sa turbine, tremblait sa carcasse.

Simon hocha la tête.

— Les trains sont le reflet de leur époque. À temps heureux, machines de rêve, à temps barbares, wagons plombés. Il semblerait que nous vivions une période où tout peut arriver.

Black pensait surtout que c'était une période que les gens cherchaient à fuir.

— Tu as raison, reconnut Simon, l'inquiétude donne des ailes.

Ils allèrent ainsi, traversant les frontières, revenant sur leurs pas si leur odorat reniflait le cuir de baudriers neufs, ou si leurs oreilles s'assourdisaient de vociférations reconnues, tournant en rond dans ce conglomérat de petits États énervés, désespérant souvent, et s'acharnant pourtant à trouver leur port d'accueil. Las, s'enfonçant dans

leur errance toujours plus avant dans les terres, ils croisèrent des files d'infortunés qui croyaient tourner le dos à leur malheur.

— N'avancez pas plus loin, leur conseilla l'un d'eux, un grand diable barbu coiffé d'un fez sans couleur ni forme qui poussait une charrette où s'entassaient hardes et famille, derrière nous, c'est l'enfer.

Simon, qui n'écoutait pas la radio et ne lisait nul journal, voulut en savoir plus.

— Mais, fit-il observer, je me suis laissé dire qu'un grand bouleversement a débarrassé vos pays de l'empire du malheur. Alors que se passe-t-il ?

Le grand diable haussa ses épaules qu'il avait maigres et pointues.

— L'Empire en effet est mort, mais il a craché des noyaux vénéneux qui ont empoisonné le cœur des populations. Mon voisin de toujours a voulu me tuer, et mon fils a abattu son camarade d'école. La haine s'est encore rapprochée.

Simon et Black se pressèrent alors sur le bord du chemin pour laisser passer ces gueux. Car aussi loin que portaient leurs yeux, ils apercevaient une longue file de fantômes abrutis et poussiéreux qui fermait l'horizon. L'homme se tourna vers son chien.

— Tu connais l'histoire de Samarcande¹ ?

Black acquiesça.

— Alors ne faisons pas de même.

Ils rebroussèrent chemin.

C'est dans un petit trou de bord de mer, un de ces patelins qui croient qu'on devient station balnéaire en rebaptisant le zinc de Germaine, Restaurant Beau-Rivage, que Simon et Black rencontrèrent la Bande. Ils étaient assis sur un banc de la Promenade des Alizées, longue d'une cinquantaine de mètres, et regardaient la mer. Simon disait qu'il n'aimait pas la mer parce qu'il la trouvait sournoise et répétitive.

— Je n'ai jamais compris la fascination des hommes pour elle. Elle a fait autant de veuves et d'orphelins que les grands prédateurs de l'humanité.

Black en convint.

1. Conte perse du XII^e siècle, *Va ou tu veux, meurs quand tu dois* :

« Un matin à Bagdad, un prince rencontre la Mort.

— J'ai rendez-vous avec toi ce soir, lui dit-elle.

Terrifié, l'homme s'enfuit au plus vite et aussi loin qu'il put et arriva aux portes de Samarcande. La mort était là qui, l'attendait.

— Tu es parti si vite que je n'ai pu te dire : J'ai rendez-vous avec toi ce soir à Samarcande. »

— Tu comprends, continua Simon, tu ne peux pas compter sur elle. Elle a des baisers de miel qui se transforment soudain en fatales morsures !

Black souffla par les narines.

— N'empêche, dit Simon, elle a une sacrée allure !

Black se gratta une oreille dubitative. À condition de ne pas y regarder de trop près. De cette mer, les hommes avaient fait une poubelle.

La Bande débarqua vers onze heures du matin au moment où Simon et Black terminaient leur café-crème au bar de la Marée et regagnaient leur banc. Ils arrivèrent à moto et s'arrêtèrent devant les deux guéridons de la terrasse.

Ils avaient trois motos et ils étaient cinq.

Simon et Black, absorbés par leurs pensées, n'y prêtèrent pas attention. Ils détestaient se mêler des affaires des autres. C'est quand les motards arpentèrent à leur tour la promenade que Black et Simon leur jetèrent un coup d'œil. Ils étaient de cuir, pantalons et blousons, et peignés à la diable. Ils marchaient sans entendre ni voir, balançant leurs bras comme des rames, et derrière eux les cous se tendaient. Ils passèrent devant Black et Simon et s'assirent sur le parapet en tirant sur des joints qu'ils échangeaient.

Autant qu'on puisse les distinguer il y avait trois garçons et deux filles. Ils tournaient le dos à la mer, contemplant d'un œil morne la vaine agitation des autres promeneurs. Les filles se tenaient par la main, et les trois garçons les encadraient. Ils se levèrent pour enfourcher leurs motos. Les deux filles sur la même, deux garçons sur la seconde, le troisième était seul. D'un coup de reins, ils les dressèrent et roulèrent sur la seule roue arrière, puis disparurent au virage de la capitainerie. Et s'il n'y avait eu cette odeur persistante d'huile chaude, on aurait pu croire les avoir inventés.

— Drôles de gens, dit Simon.

Black opina.

— Note bien que j'ai toujours aimé l'insolence. As-tu remarqué leur assurance ? Mieux que de l'assurance, de la morgue. N'as-tu jamais rêvé appartenir à un groupe ? Soudés et forts comme les doigts d'un poing ? Moi si. Mais j'ai vite compris qu'un poing était aussi une prison et pouvait frapper.

Black se leva et s'étira. Non, il n'avait jamais rêvé appartenir à une meute. Il savait, et c'était l'avantage qu'il avait sur Simon et ses propres congénères, que la meute est mortifère ; que pour rester entier l'individu doit demeurer unique. Il

s'étonna qu'un homme sensé comme Simon y eût succombé.

Simon sourit.

— J'étais jeune, plaïda-t-il.

Du bout du petit port soudain vinrent des cris. Et Black et Simon tournèrent la tête. Des gens couraient en même temps que les motards tournaient.

— Que se passe-t-il ? s'interrogea Simon.

Et l'aiglon qui accourait apporta un début d'explication. Il soufflait que les voyous de cuir s'étaient emparés d'une grosse somme d'argent après avoir assommé le caissier de la banque.

De loin on pouvait voir une agitation intense et des mouvements tourbillonnants. Puis arriva une fourgonnette policière d'où deux gardiens sortirent, sitôt entourés d'un monde énervé. Simon et Black descendirent sur la plage pour parler encore de la mer.

En haut du parapet de béton, un uniforme héla.

— Hé, vous là-bas !

Black, absorbé par une explication sur les marées, ne broncha pas.

— Hé vous, vous êtes sourds ?

Simon le regarda.

— Nous ?

— Ouais, vous ! Venez ici !

Black et Simon remontèrent sur la jetée. Le policier avait la main sur son étui-révolver, et son collègue demeurait à l'abri de sa portière.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Ça ne se voit pas ? On se promenait.

— D'où venez-vous ? Vous avez des papiers ?

— D'où nous venons ? De nulle part, c'est-à-dire de chez nous. Des papiers ? J'en ai eu, mais Black ça m'étonnerait.

— Qu'est-ce que vous racontez ? s'énerva le policier. Vous répondez n'importe quoi !

La foule qui avait suivi apprécia.

— Alors, ces papiers !

Simon se fouilla et sortit une carte qu'il tendit au gendarme.

— C'est tout ? Elle est périmée depuis des années ! Tellement vieille que je n'y lis rien ! Suivez-nous au commissariat, vous vous expliquerez avec le chef !

— Si vous voulez, mais c'est une perte de temps. Allons en route Black, monte.

— Vo't chien fait pas de saletés ?

Simon et Black se regardèrent en soupirant.

La foule, frustrée, les laissa partir mais se porta près du poste de police où le Maire lui demanda de bien vouloir rester à l'extérieur.

— Je peux savoir pourquoi on nous a interpellés, demanda Simon, puisqu'il semblerait que vous connaissiez les auteurs du forfait.

— Et la complicité ? grogna le Brigadier.

— La complicité ?

— Vous êtes nouveaux dans le coin.

— C'est suffisant ?

— Et ces papiers qui ne disent rien !

— Il y en a tant qui disent n'importe quoi.

Le Brigadier eut un soupir exaspéré.

— Mettez-les en cage jusqu'à ce que je vérifie.

Et c'est ainsi qu'un homme et un chien durent passer quelques heures de leur vie derrière des barreaux d'acier, parce qu'ils étaient là où on ne les attendait pas.

3

— Rigolo vo't chien, vous savez quoi ? Quand y pisse on dirait qu'il évite les fleurs pour choisir les mauvaises herbes !

— Vous ne m'étonnez pas, il aime beaucoup la nature ; il a une véritable histoire d'amour avec les fleurs.

— Une histoire d'amour avec les fleurs ? Ah... ah... ah... Ça, c'est la meilleure !

Simon continua de tartiner pendant que Black buvait son thé. Ils s'étaient éloignés du fâcheux patelin pour se retrouver dans un hôtel au charme bucolique, et si Black avait retrouvé sa sérénité, Simon souffrait d'un vague découragement. L'Europe s'était faite, certaines frontières s'étaient ouvertes, d'autres s'étaient créées dans la fureur, mais quelques hommes resteraient

suspects chez eux. Comme marqués d'une tare de naissance.

Quand il était né, sa mère l'avait considéré avec surprise. Plus tard, ses condisciples d'étude, tout en profitant de son originalité, s'en étaient éloignés. Adulte, les femmes, d'abord attirées par lui comme la luciole par la flamme, n'avaient ni admis ni compris cet homme aussi peu familier et s'en étaient méfiées.

Pour s'éprouver il tenta l'aventure mystique puis l'engagement politique, ce fut le temps du doute et des errements. Temps qu'il mit à profit pour admettre que nulle vérité ni certitude ne lui apporterait l'apaisement que paraissait y trouver ses congénères. Sa route ne serait jamais tracée puisqu'il en effaçait les traces derrière lui.

— Je crois qu'il va nous falloir continuer, dit-il à Black. Certes, l'endroit est plaisant et confortable, mais le chemin est encore bordé d'épines, ne trouves-tu pas ?

Black, allongé sur l'herbe, cligna ses yeux dorés. C'était tout fait son avis.

Simon monta dans sa chambre pour réunir ses affaires et redescendit régler l'hôtelier. Qui riait encore de la sortie de Simon sur l'amour de Black pour les fleurs.

— Quel genre de fleurs il aime particulièrement vot'chien ?

— Plutôt les fleurs des champs. Celles qui poussent librement au bord d'un talus ou près d'une rivière. Si je veux lui faire plaisir, je lui confectionne un bouquet de coquelicots mêlés de bleuets et rafraîchi de gypsophiles...

L'homme s'écroula de rire sur son comptoir et Simon et Black le regardèrent avec surprise.

— Et bien allons-y, dit Simon qui craignait que Black ne se vexe de cette attitude peu courtoise.

Le temps était calme et doux, et ils décidèrent de se remettre en route. Chemin faisant, ils croisèrent des hordes montant vers leurs différentes terres promises. L'époque était plus que jamais condamnée par l'amour de Dieu et la haine des hommes.

Ils s'achetèrent pour déjeuner de la viande froide et de la salade de pommes de terre, et se réfugièrent près d'une rivière à l'eau ternie.

— C'était délicieux, dit Simon. Si l'on faisait une petite sieste ?

Mais Black dormait déjà.

Quand Simon s'éveilla, le soleil avait décliné de plusieurs degrés à l'horizon. Un homme en noir était penché sur lui. Tournant la tête, il aperçut Black assis entre deux autres hommes noirs. Un peu à l'écart, deux silhouettes sombres observaient.

— Bonjour, dit Simon se redressant.

On le rejeta à terre, et Black serra les mâchoires.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en faisant une nouvelle tentative réussie cette fois.

— T'as du fric ? aboya une jeune voix féminine.

— Suffisamment, merci, répondit Simon.

Au-dessus de lui une main menaçante s'éleva. Black gronda.

— Tu te fous de nous ! glapit la juvénile voix.

— Pourquoi le ferais-je ? s'étonna Simon.

Celle qui avait parlé s'approcha.

— Alors donne !

— Si vous voulez, répondit Simon en fouillant dans son sac.

— Touche pas ! dit-elle en le lui arrachant.

Simon loucha vers Black et de l'œil lui intima l'ordre de se tenir tranquille. Ce n'était pas du luxe. Black bouillait de donner une leçon à ces

grossiers ! L'argent de Simon changea de propriétaire.

— T'as autre chose, une montre ?

— Une montre ! s'exclama Simon. Mon Dieu qu'en ferais-je ?

— Des bijoux ?

— Enfin mademoiselle, soyez sérieuse...

Nouvelle main menaçante, arrêtée cette fois encore par un jappement coléreux.

— Je vous en prie, ne le provoquez pas.

— Bon, je crois qu'il n'a plus rien, dit celle qui semblait décider.

Une autre voix féminine dit :

— Ils sont marrants.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? s'enquit Simon.

— Ça ne semble pas vous gêner d'être dépouillé.

— Effectivement, il y a des choses plus graves.

— Quoi par exemple ?

Elle avait le teint velours, des yeux violets et des mains de pianiste.

— Être certain.

— Certain de quoi ?

— D'avoir raison.

Un coup d'œil échangé, puis le rire. Black hocha la tête. Sacré Simon !